

BIBLIOGRAPHIE

1. APOLLINAIRE, G. L'œuvre du Marquis de Sade. Collection des Classiques galants. Paris, 1909.
2. BARTHES, R. Sade, Fourier, Loyola. Editions du Seuil, 1971.
3. BATAILLE, G. La littérature et le mal. Gallimard 1957.
4. BEAUVOIR de, S. Faut-il brûler Sade ? Gallimard, 1955
5. DEPRUN, J. Sade et l'Abbé Brugier. De Descartes au romantisme. 1987.
6. DIDIER, B. Le château intérieur de Sade. Europe, 1972.
7. LE BRUN, A. Petits et grands théâtres du Marquis de Sade. Album exposition, Paris Art Center, 1989.
8. LE BRUN, A. Soudain un bloc d'abime, Sade. 1986.
9. LE BRUN, A. On n'enchaîne pas les volcans. Gallimard, 2006.
10. LELY, G. Vie du Marquis de Sade. Garnier, 1982.
11. YOURCENAR, M. Mishima ou la vision du vide. Gallimard, 1980.
12. PAUVERT JJ. Sade vivant, Tomes I et III, Paris, Robert Laffont, 1986-1990.

d'autres ?) : Marat-Sade, de l'allemand Peter Weiss, date de 1954 et sa traduction de l'année suivante. En résumé, on y voit les malades de Charenton, sous l'égide de Sade, jouer une pièce sur la Révolution française et la mort de Marat. Le rôle de Sade demeure parfaitement inventé car, dans la réalité, il s'est borné à prononcer l'éloge funèbre de Marat.

Le «Madame de Sade», du très grand écrivain japonais Yukio Mishima, publiée au Japon en 1969 et en français en 1976, est bien plus importante pour nous, d'autant qu'elle comporte une postface de l'auteur, que je cite : «se posa l'énigme de comprendre comment la Marquise, si fidèle à son mari jusqu'alors, ait pu l'abandonner juste au moment où il retrouvait la liberté». Mishima ajoute que la pièce pourrait s'intituler «Sade vu à travers le regard des femmes». Celles-ci sont au nombre de six, et le Marquis apparaît à la fin, lamentable et en loques. La dernière réplique est celle de son épouse : «S'il vous plait, dites-lui qu'il s'en aille». Et dites-lui encore ceci : «la Marquise de Sade ne vous reverra jamais». Marguerite Yourcenar, dans son ouvrage consacré à Mishima, affirme qu'il s'agit d'un «tour de force». Madame de Sade, qui «a aimé en lui le mal incarné» a-t-elle maintenant peur de son mari ? Le mystère se referme avec le rideau».

Je n'ai pas, jusqu'alors, envisagé l'excellent essai de Simone de Beauvoir, «Faut-il brûler Sade ?», pour la raison que son auteur ne s'y intéresse pas au théâtre. Je veux cependant en rappeler les deux dernières phrases : «Ce qui fait la suprême valeur de son témoignage, c'est qu'il nous inquiète. Il nous oblige à remettre en question le problème qui, sous d'autres figures, hante ce temps : le vrai rapport de l'homme à l'homme». Et je ne saurais mieux conclure qu'avec Roland Barthes : «la passion de Sade, toute sa vie, ne fut nullement l'érotique (l'érotique est bien autre chose qu'une passion), ce fut le théâtre».

Marc TRILLET

concerts, et bien des représentations théâtrales y seront donnés, sous la direction du Marquis jusqu'en 1812 toutefois, où il s'en verra privé et n'y participera plus guère que comme « conseiller de l'ombre », anonyme ou parfois discret professeur.

Mais sur la scène de Charenton, Sade se targue d'une autre activité, celle-ci thérapeutique, puisque, avance-t-il, « de vrais fous jouent de vrais rôles ». C'est ainsi que, dans une lettre du 4 mai 1811, il attribue « aux pièces la guérison de plus de cinquante malades ». En réalité, la « guérison sadienne » ne peut guère être reconnue en raison de l'énorme diversité du diagnostic et surtout du désir du « thérapeute ». Ce fut donc là une seconde raison de critiques acharnées, celle d'Esquirol étant certainement plus valable que celles venant d'ignares en la matière. Il a en effet publié en 1805 sa thèse consacrée aux « passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale », et reviendra plus tard sur ces « moyens curatifs », après avoir ouvert une clinique psychiatrique à Paris.

De façon précise, nous avons aujourd'hui des réflexions de certains spectateurs de l'époque. C'est ainsi qu'un ancien officier de cavalerie, Hippolyte de Colins, termine sa description en se demandant, je cite, « quels sont les insensés, ceux qui président ou ceux qui sont les acteurs » ? Et il ajoute des réflexions peu amènes sur Monsieur de Coulmiers et le Marquis.

On doit par ailleurs à Annie Le Brun de rapporter dans son album deux témoignages émanant de l'époque, ceux d'Armand de Rochefort et de mademoiselle Flore, tous deux spectateurs par hasard. Je cite leurs conclusions : Pour mademoiselle Flore, ancienne actrice : « Je sortis de cette comédie de fous avec un serrement de cœur et il m'en est toujours resté une impression pénible ». Pour Armand de Rochefort : « Après les prodiges que j'avais vu, j'eus besoin de sortir de cette maison pour être bien sûr moi-même d'avoir conservé ma raison ».

Quoi qu'il en soit, Sade décline progressivement, interrompt toute activité dès 1812, en compagnie de Marie-Constantine Quesnet, elle-même ancienne actrice, autorisée à le rejoindre dès 1806. Il décèdera le 2 décembre 1814, dans un contexte pathologique difficile à préciser, âgé de 74 ans.

Il me paraît intéressant de citer la cinquième part de son testament, rédigée le 30 janvier 1806, car on peut y voir une caractéristique de sa psychologie : « La fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain se trouvant regarni, et le taillis se retrouvant fourré, les traces de ma tombe disparaissent de la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire disparaisse de l'esprit des hommes ». On peut voir dans cette farouche grandeur un ultime scénario qui, d'ailleurs, ne se réalisera pas, car les funérailles s'effectueront normalement au cimetière de l'asile.

Et nous atteignons notre époque et l'importance considérable qu'a prise Sade dans la littérature contemporaine. En ce qui concerne le théâtre, je retiendrais deux pièces, d'ailleurs étrangères, (mais peut-être en existe-t-il

Didier qui en fait « le lieu clos où s'exprime le désir par le discours et ... triomphe de l'espace, du temps et de la mort ».

Si, pour de nombreux critiques, il s'agit là des plus belles pages de Sade, il en va tout différemment à son époque, où les détracteurs sont nombreux. Parmi ceux-ci, le plus acharné n'est autre que Restif de la Bretonne, strict contemporain du Marquis, écrivain lui-même, bien piètre d'ailleurs, mais parfait pornographe. Ceci pourrait expliquer sa haine, qui s'exprime sans cesse, jusqu'à lui faire écrire une « anti Justine ».

Après diverses tribulations, nous arrivons à 1795 et à la publication, sous anonymat, de *La philosophie dans le boudoir ou Les instituteurs immoraux* destinée à l'éducation des jeunes demoiselles. La date en est discutable, la plus probable étant 1793. Même discussion sur le lieu où se déroule l'action : peut-être chez les époux Saint-Ange à la campagne et en l'absence du mari. Regardons également ce texte sous l'angle de sa théâtralité. Selon les commentateurs, l'expression littéraire se situerait entre le théâtre de société, autrement dit le théâtre érotique, et le théâtre dit « à la Voltaire ». L'intensité dramatique au cours des sept dialogues acquiert un degré important mais chaque partenaire peut être qualifié « d'instrument » car n'ayant aucun rapport avec le monde qui l'entoure. Cet ouvrage mérite certainement, et Jean Deprun y insiste, un « degré nouveau d'intensité dramatique » dans les idées de Sade, les disant « lancées » selon une métaphore très « sadienne ».

Je trouve en outre particulièrement intéressant le rapport établi par Gilbert Lely avec telle ou telle scène de Shakespeare à propos de cette œuvre, par sa forme dialoguée, si bien qu'il imagine les phrases de « rayonnante obscénité » dans la bouche de telle ou telle héroïne du dramaturge anglais. J'ajoute que certains critiques britanniques partagent cette opinion.

Ensuite, ce sont les prisons du Régime révolutionnaire, puis de nouvelles arrestations, pour se retrouver à Sainte Pélagie, d'où la famille obtiendra le transfert à la maison de santé de Charenton pour trois mille francs. Il y arrive, c'est la seconde fois, le 27 avril 1803 et y demeurera jusqu'à sa mort.

L'hospice civil de Charenton est, selon l'expression de Jean-Jacques Pauvert, « le jardin privé de François Simonin de Coulmiers » physiquement monstrueux car nain difforme et disproportionné, mais intelligent et autoritaire, accomplissant parfaitement sa tâche directoriale, et en rapport d'intérêt, plus que d'amitié, avec Sade. En dépit de quelques dissensions, cette captivité s'avère sans précédent pour le Marquis qui s'y livre à une double activité créatrice, théâtrale bien sûr, mais également thérapeutique que nous verrons plus loin, bien discutable d'ailleurs, puisque parmi les prisonniers on compte aussi des malades mentaux, des caractériels et des névropathes, comme en témoigne la thèse d'Esquirol.

Le théâtre était situé en dessous de la salle des femmes aliénées et comprenait scène, fosse d'orchestre, parterre, chaise et loges. Des bals, des

C'est au cours de cette incarcération qu'il écrira le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, typique de la théâtralisation de sa pensée et tout autant proche du théâtre que de la philosophie. Après la fin paisible du moribond philosophe, je cite : « les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leurs bras un homme corrompu pour n'avoir su expliquer ce que c'était que la nature corrompue ». Annie Le Brun voit dans ce « coup de théâtre du corps » l'origine de ce qu'elle appelle « le premier théâtre de l'athéisme » et Lely en fait une attaque contre ce qu'il nomme « la toison étincelante de la subjectivité de l'homme ».

L'œuvre littéraire majeure de Sade, *Les cent vingt journées de Sodome ou l'école du libertinage*, fut écrite à la Bastille à partir du 22 octobre 1785 et rédigé en vingt soirées. Pour la mettre à l'abri des révolutionnaires, Sade en recopia le manuscrit sous forme d'une bande de douze mètres de long composé de trente-trois feuilles rédigées des deux côtés. Perdu, puis retrouvé, le manuscrit de ce qui n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre mais plutôt un journal présenté par quatre « historiennes » fut mis en scène et joué pour la première fois à Charenton. On y découvre quarante-deux personnages, hommes et femmes rassemblés, au fond de la forêt Noire, dans le château de Silling, haut lieu de la débauche, soumis aux caprices pervers de quatre aristocrates qui les réunissent chaque jour, de cinq à dix heures du soir, dans une salle minutieusement décrite et restituée par Roland Barthes avec la reprise d'une illustration imaginaire dans son ouvrage consacré à *Sade, Fourier et Loyola*, « trois fondateurs de langue ». Elle s'organise avec la Parole sur son trône, les énonciateurs sur leurs ottomanes, chacun ayant à ses pieds un quatrain de sujets avec qui ils font corps selon une expression appréciée des lecteurs... L'orgie qui s'ensuit se déroule dans le plus grand salon préparé dès le matin, somptueusement meublé et fleuri, et orné de beaux miroirs car on apprécie beaucoup de partager son image et celle des autres...

Le rôle des costumes dans l'œuvre de Sade est considérable : souvenons-nous que lors de la séance de fouet avec Rose Keller, nous le retrouvions torse nu, sous un gilet sans manches, un mouchoir blanc noué autour de la tête. Ne s'agit-il pas déjà là de costumes de théâtre ?

A Silling trône la Parole. Je cite Roland Barthes : « les premiers auditeurs deviennent les énonciateurs, ce qui est le propre de l'écriture ». L'exposé porte avant tout sur le langage, dans un mouvement dit caractéristique de l'écriture. Le reste du temps est consacré aux repas et à la deuxième activité... Mais tout ici est parole et écriture, Ainsi, le théâtre n'est pas un lieu courant mais un « espace de transformation où s'engendre un second texte dans une sorte de mouvement perpétuel qui, en dernière analyse, apparaît le propre de l'écriture ».

Enfin, je ne saurais mieux dire sur Silling et sa référence au théâtre et à la mise en scène de son propre univers par Sade, qu'en me référant à Béatrice

Oxtiern, dont la première a eu lieu le 22 octobre 1791 avec un «succès» lié d'après son auteur, «aux cabales et aux femmes dont je disais du mal». Succès fort balancé, cela va sans dire. La pièce met en scène un grand seigneur suédois, libertin déterminé, d'une atrocité révoltante, «plus scélérat et plus vil que Lovelace», stipule un long article de la revue *Le Moniteur* du 6 novembre. Celui-ci mentionne en outre que le second acte fut perturbé par des cris de «baissez le rideau!» d'un spectateur fort mécontent, ce qui n'interrompt toutefois pas la représentation. L'espoir d'un avenir théâtral renaîtra pour Sade en janvier 1792 avec les répétitions du *Suborneur*, mais des patriotes en bonnet rouge feront irruption dès la première. Sade, résigné, écrira le 7 avril : «je suis né pour ces choses-là».

Il faudrait peut-être également citer quelques *Historiettes, contes et fabliaux*, dont la structure et les thèmes évoquent le théâtre. Parmi ceux-ci, *Émilie de Tourville*, *Le Président mystifié*, et surtout *Augustine de Villebranche* qui, selon Lely, «nous permet d'imaginer le théâtre». *Le Président mystifié* est une cruelle satire dirigée contre un magistrat et rappelle «l'aventure fumeuse de 1768», autrement dit celle d'Arcueil.

Mais revenons en arrière dans sa biographie. Au château de Lacoste, Sade a entrepris de grands travaux en 1765 et aménagé un théâtre. Il ouvrira également une autre salle en 1768, au château, tout proche, de Mazan, et engagera dès 1772 une troupe complète pour jouer dans les deux salles. En novembre 1771, avec son épouse et ses enfants, il habite à Lacoste ainsi que sa belle-sœur Anne Prospère de Launay de Montreuil, qui est aussi sa maîtresse depuis peu et le demeurera jusqu'à sa mort prématurée dans un couvent, en 1781, âgée de 28 ans.

On connaît la liste et le calendrier des spectacles montés en été 1772 grâce à Annie Le Brun qui les présente dans son album en le comparant à ceux de la Comédie-Française. La même année, la liste est de cent vingt-cinq spectacles à Lacoste et Mazan, dont neuf furent donnés aussi à la Comédie-Française. Annie Le Brun parle à ce propos de «tour de force» effectué par Sade, devant un nombre impressionnant de pièces jouées pendant un seul mois. Plus tard, ce sera une série d'aventures, la fuite en Italie avec Anne-Prospère qui se fera passer pour sa femme, la détention au fort de Miolans dont il s'évadera et finalement, le retour à Lacoste en juillet 1776. Il y engage deux jeunes filles comme cuisinières, venues de Montpellier. Comme il ne déguste pas que leurs repas, surtout avec la plus jolie, le père est mis au courant, vient les réclamer, tire deux coups de pistolet sur Sade et le manque au cours d'une chasse à l'homme dans le château, digne d'une pièce bouffonne. D'autant plus bouffonne que, j'allais oublier un détail, amusant, ce brave homme s'appelait... Trillet ! Il n'empêche qu'il portera plainte, que le Marquis sera arrêté et passera seize mois au château de Vincennes, en 1777-1778.

Communication de Marc TRILLET

lue par Véronique Lenoir-Trillet

Au théâtre avec le marquis

Mardi 26 septembre 2017 à 14 h 30

Alors que Sade note dans ses «Mémoires de Charenton» : «les entractes de ma vie ont été trop longs», il devient difficile de ne pas considérer celle-ci comme un long déroulement théâtral malgré (ou grâce à) vingt-sept ans passés dans onze prisons.

Donatien Alphonse François, marquis de Sade est né à Paris le 2 juin 1740, dans une famille de la noblesse et se trouve proche du roi par sa mère. Nous ne serons donc point étonnés de le retrouver, dès l'âge de sept ans, au collège Louis-le-Grand, modèle de l'enseignement d'alors, et fréquenté par les enfants de la même origine. Il convient également d'insister sur le fait qu'on y donnait de nombreuses représentations dramatiques auxquelles participaient les élèves comme acteurs et spectateurs. D'emblée, le jeune Sade se montre le plus passionné de ceux-ci en tant que lecteur, auteur, acteur, spectateur, metteur en scène, voire même souffleur ! Il devient aisé de comprendre pourquoi les biographes insistent aujourd'hui sur l'importance de cette première expérience dans l'œuvre tout entière du Marquis.

Celui-ci épousera mademoiselle de Montreuil le 17 mai 1763, sa carrière de libertin déjà bien commencée, ce qui l'amènera à être incarcéré quelques années plus tard : il s'agit de l'affaire d'Arcueil.

Le dimanche de Pâques, 3 avril 1768, à 9h du matin, Monsieur de Sade, très élégant, accoste une mendicante, Rose Keller, qui, après discussion, accepte de le suivre pour (je cite) «faire ma chambre». La malheureuse sera flagellée et suppliciée jusqu'à l'orgasme du flagellateur, qui se fouette lui-même et se montre très fier de supporter la douleur beaucoup mieux que sa victime. Il aura, entre autres, complètement changé sa tenue vestimentaire au préalable. Fierté témoignant d'un orgueil extrême, souci vestimentaire que nous retrouverons dans toute sa carrière théâtrale. N'est-ce pas là désir d'être supérieur à l'autre à tout prix ? N'est-ce pas là un trait fondamental de Sade que nous retrouverons dans son théâtre ?

Si l'on se borne à une activité purement théâtrale, elle comprend une vingtaine de pièces, sans grand intérêt d'ailleurs, et longtemps ignorées. Ce fut le grand mérite de Guillaume Apollinaire, que, dès 1909, de les faire découvrir dans son ouvrage consacré au Marquis. Deux toutefois méritent d'être envisagées par leur accueil et les discussions qu'elles ont suscitées.